
M A N U S C R I T

***KOBRO/STRZEMINSKI
LE RÉCIT FANTASTIQUE***

de Małgorzata Sikorska-Miszczuk

traduit du polonais par Agnieszka Zgieb

cote : POL21N1260

**année d'écriture de la pièce : 2018
année de traduction de la pièce : 2019**





LES PERSONNAGES :

Katarzyna Kobro

Władysław Strzemiński

Nika Strzemińska (l'enfant)

Le Curateur

Éléonore

Fritz Haber

Klara Immerwahr

Lénine

Homère

Thomas Mann

L'Auteure

« Dans la pièce sur Kbro et Strzemiński tout est écrit tel que ça s'est vraiment passé et il y a de nombreuses preuves pour cela : les dates, les témoins, dans le sens des faits qui concernent la vie des protagonistes. Néanmoins le monde n'est pas seulement ce qu'il est, voilà pourquoi dans la pièce il y a des situations qui n'ont jamais eu lieu et c'est profondément réfléchi. »

Małgorzata Sikorska-Miszczuk

Katarzyna Kbro et Władysław Strzemiński naviguent dans des espaces tour à tour oniriques — c'est *l'Entre-deux*, un monde sous-marin où l'on mène des débats autour de l'art — et réaliste, la salle d'audience d'un Tribunal où ces deux époux se battent pour la garde de Nika, leur fille unique. On trouve aussi un bassin d'eau pour des idées à contester. Il est aussi question de la forteresse d'Ossoviets où, pendant la guerre 14/18, l'officier Strzemiński perdit une jambe et un bras. Des personnages défilent : Lénine, Fritz Haber, Homère, Thomas Mann, Michel Houellebecq, etc.

La réalité étant complexe et mouvante, ce n'est que dans et par la fiction qu'une analyse du projet artistique peut advenir.

Katarzyna Kbro développe le langage moderne de la sculpture et Strzemiński celui de la peinture. Elle crée la théorie de la sculpture en tant que forme d'organisation de l'espace, tandis que lui met au point celle de « l'unisme », qui mène à son paroxysme l'idée de l'autonomie organique de la peinture. Tous deux font partie des plus grands représentants de l'avant-garde des années 30, 40, 50. Ils sont à l'origine du premier musée d'art moderne en Europe, le musée de Łódź, ouvert au public en 1931.

La popularité de Strzemiński l'emporte sur celle de sa compagne. La biographie de celle-ci, peu connue, semée de pages blanches est ponctuée par la présence de Malevitch, Kandinsky, Rodtchenko. Sa souffrance et sa pauvreté apparaîtront plus tard dans le livre de leur fille, Nika. On sait qu'un jour, son mari lui imputant le froid glacial qui régnait dans la maison, elle fit un feu avec ses sculptures en bois. On n'ignore pas non plus que la béquille de Władysław Strzemiński lui servait à battre sa femme.

Ils se rencontrent en Russie en 1916. Elle a 18 ans, lui 23. Avant d'entrer à l'Académie des beaux-arts, elle s'engage comme infirmière volontaire à l'hôpital de Moscou. C'est là que se trouve Strzemiński, après des études à l'école militaire et un passage sur le front qui le laisse amputé d'un bras et d'une jambe. Ils se marient en 1920. Le couple se débat entre l'amour conjugal et l'amour de l'art, entre la sculpture et la peinture, les expérimentations artistiques, les travaux théoriques. Refusant de se plier aux visions imposées par le régime soviétique à un moment donné, sur l'art et les artistes, ils fuient la Russie et s'installent en Pologne. En 1936, naît leur fille Nika. Trois ans plus tard la seconde guerre mondiale éclate. Commencent alors leurs violentes disputes et la bataille acharnée pour la garde de leur fille, les nombreux placements de celle-ci à l'orphelinat, leur divorce, la maladie de Kbro, son décès en 1951, puis celui de Strzemiński un an plus tard.

Traduire Małgorzata Sikorska-Miszczuk est un réel défi dû à l'étrangeté de son écriture. Elle combine délibérément des variations stylistiques contrastées et ose parfois des mots nouveaux. En toute préméditation, elle compile les mots, casse les règles de la phrase, évite des tournures typiques de la langue, cultive une syntaxe enchevêtrée. Son jeu avec la langue va de pair avec celui des conventions.

Ma traduction de ce texte témoigne d'un choix et d'une attirance personnelle pour donner à éprouver l'âpre combat des artistes à tort oubliés. Faire entendre la souffrance des êtres qui ont vraiment existé est pour moi une opportunité de leur offrir « une nouvelle vie » grâce à l'écriture dramatique.

Agnieszka Zgieb

Małgorzata Sikorska-Miszczuk, née en 1964, est diplômée en journalisme et en sciences politiques de l'Université de Varsovie, ainsi qu'en dramaturgie à l'École de théâtre et de cinéma de Łódź. Elle a bénéficié d'une bourse de CEC ArtsLink aux États-Unis. Son œuvre dramatique est actuellement la plus montée dans son pays, ses textes sont déjà traduits en une quinzaine de langues.

LE PROLOGUE

L'AUTEURE. — Mon nom est Małgorzata Sikorska-Miszczuk, je suis l'auteure d'une quinzaine de pièces de théâtre et de deux librettos pour l'opéra — l'un était une adaptation de *La Montagne magique* de Thomas Mann, l'autre racontait l'histoire d'Izraël Poznański, un magnat du textile de Łódź au dix-neuvième siècle.

Si je raconte tout ça, c'est pour évoquer la ville de Łódź, en Pologne, parce que c'est elle qui sert de point d'accroche pour la narration qui va suivre, narration qui ne me concerne pas MOI mais EUX, Katarzyna Kobro et Władysław Strzemiński. Ce récit parle d'eux. Il est en train de naître et vous en êtes les témoins. J'ai envie de crier : ça y est, on voit la tête ! car c'est bien l'enfant, c'est-à-dire le récit qui compte le plus ici. Et la mère dans tout ça ? Pensons un peu à elle, essayons de la voir autrement. Peut-être que la force qui l'aide à pousser pour dégager la tête, c'est sa propension naturelle à former des digressions flatteuses à son égard et que l'intrigue qu'elle tisse est cousue de fil blanc et que la seule chose qu'elle mérite c'est de sentir l'entremêlement de sa trame se déchirer.

À mort l'intrigue. Puisqu'au bout des trois premières phrases elle s'écarte déjà du sujet, qu'un anaconda serpente jusqu'à la mère-auteure et son intrigue et les digère pour nourrir ses petits. Où pense-t-elle aller comme ça ? Le cloaque narcissique dans lequel elle patauge l'aurait-il empoisonnée par ses vapeurs ? Ne lui cherchons pas d'excuse et, plutôt que de nous enfoncer avec elle, embrochons-la sur un piquet et faisons-la frire, ou mieux encore, qu'elle le fasse elle-même puisqu'elle est incapable d'écrire des intrigues qui ne tournent pas autour d'elle.

Bref...

Et si tout ça n'était qu'une escroquerie ? Et si l'auteure n'était déjà plus une auteure mais un Personnage ? Et si en un quart de seconde, l'auteure avait inventé l'Auteure ? Et si on était déjà dans la narration, dans l'intrigue ? À quel moment est-ce que tout a basculé ? Et est-ce que ça nous plaît ou non ? Et si, dans le chaos de l'accouchement, avec les explosions de douleur des contractions, la mère-auteure avait déjà enfanté tout le texte, à notre insu, avec cette ribambelle d'Auteurs s'inventant elles-mêmes et tous ces autres êtres ? Et que se passerait-il si l'un de ces êtres nous attrapait et nous faisait du mal ? Peut-être qu'il est déjà là, derrière nous, à claquer des dents et qu'il essuie le sang qui s'écoule de son nez, dans ce monde qui existe sans exister.

LE PREMIER RÊVE : SUR LE CURATEUR ASSASSIN

L'AUTEURE. — Je vois le curateur d'art contemporain, il est assis dans son bureau. Je n'entends pas ses pensées, mais j'ai sous la main un enfant, une fillette ingénieuse, de sept ans, qui elle peut les entendre. C'est l'un des avantages d'avoir des enfants — ce qui compense les nombreux désavantages. Grâce à cette admirable petite fille, je ne suis donc pas obligée de déranger le curateur pour que vous l'entendiez. Il peut rester là à rien faire. Inutile qu'il se lève et s'entraîne à tenir des discours de curateur devant un miroir.

NIKA STRZEMIŃSKA. — (*dévoile les pensées du Curateur.*) Katarzyna Kobro et Władysław Strzemiński — des artistes dont on parle dans les revues universitaires et lors des conférences internationales. Beaucoup reste à faire pour que ce couple soit reconnu par un plus grand nombre. Le gouvernement polonais a entrepris pour cela de nombreuses et précieuses initiatives — de nombreuses et précieuses initiatives, ça ne sonne pas très bien... En 2017, le Musée d'art